

EPONYMES

VOIX



POÉSIES

Ballade des Belles rebelles

CD Audio



(*Poétesses de la Renaissance*)



Dites et chantée par **Chantal Grimm**

Poèmes de

**Christine de Pisan, Marguerite de Navarre, Louise Labé,
Pernette du Guillet, Marie Stuart, Madeleine de l'Aubespine,
Madeleine des Roches, Marie de Brabant, Marie de Romieu,
Anne des Marquets**

1 - Je ne sais comment je dure

Je ne sais comment je dure
Car mon dolent cœur fond d'ire
Et pleurer n'ose, ni dire
Ma douloureuse aventure

Ma dolente vie obscure
Rien, fors la mort, ne désire
Je ne sais comment je dure

Et me faut, par couverture,
Chanter quand mon cœur soupire
En faisant semblant de rire !
Mais Dieu sait ce que j'endure
Je ne sais comment je dure.

Christine de Pisan (rondeaux et virelais)

2 - Chant d'Amarissime

Las ! tant malheureuse je suis
Que mon malheur dire ne puis
Sinon qu'il est sans espérance
Désespoir est déjà à l'huis
Pour me guetter au fond du puits
Dù n'a d'en saillir apparence

Tristesse par ses grands efforts
A rendu si faible mon corps
Qu'il n'a ni vertu ni puissance
Il est semblable à l'un des morts
Tant que, le voyant par dehors,
On perd de lui la connaissance

Je n'ai plus que la triste voix
De laquelle crier m'en vois
En lamentant la dure absence
Las, de celui que tant j'ai aimé
Que de si bon cœur je servais

J'ai perdu l'heureuse présence

Car hélas mon corps est banni
Di sien, auquel il fut uni
Depuis le temps de notre enfance
Mon esprit est aussi puni
Quand il se trouve dégarni
Du sien plein de toute science

Mort qui m'as fait si mauvais tour
D'abattre ma force et ma tour
Tout mon refuge et ma défense
N'as su ruiner mon amour
Que je sens grandir nuit et jour
Qui ma douleur croit et avance

Marguerite de Navarre (Comédie sur le trépas du roi)

3 - Il y a aujourd'hui un mois

Il y a aujourd'hui un mois
Que mon ami s'en alla

Mon cœur reste morne et coi
Il y a aujourd'hui un mois

« Adieu, me dit, je m'en vais ! »
Et plus à moi ne parla
Il y a aujourd'hui un mois

Christine de Pisan (rondeaux et virelais)

4 - La fille qui n'a point d'ami

La fille qui n'a point d'ami
Comment vit-elle ?
Elle dort de jour ni de nuit
Mais toujours veille
Ce fait Amour qui la réveille
Et qui la garde de dormir

A qui dit-elle sa pensée
La fille qui n'a point d'ami ?

Il y en a qui en ont deux
Deux, trois ou quatre :
Moi je n'en ai pas un tout seul
Pour moi ébattre
Hélas, mon joli temps se passe
Mon tétou commence à mollir

A qui dit-elle sa pensée
La fille qui n'a point d'ami ?

J'ai le vouloir si très humain
Et tel courage
Qu'aujourd'hui plutôt que demain
En mon jeune âge
J'aimerais mieux mourir de rage
Que de vivre en un tel ennui

A qui dit-elle sa pensée
La fille qui n'a point d'ami ?

Chanson anonyme (XV^{ème} siècle)

5 - Sur l'excellence des femmes

Il me plaît bien de voir des hommes le courage,
Des hommes le savoir, le pouvoir... Davantage
Il me plaît bien de voir des hommes la grandeur.
Mais puisque nous venons à priser la valeur,
Le courage, l'esprit et la magnificence,
L'honneur et la vertu, et toute l'excellence
Qu'on voit luire toujours au sexe féminin,
A bon droit nous dirons que c'est le plus divin !

Quelqu'un plein de dépit, tout coloré de rage
Dira que je fais mal de tenir tel langage,
Et dira que la femme est remplie de maux,
D'inconstance et d'erreur sur tous les animaux.

Quant à moi je sais bien qu'entre nous, femmelettes,
On peut humainement trouver des fautelettes...
Mais cela ne fait pas que ne soit dû l'honneur
À la femme qui est pleine de tout bon heur,
Chasse-mal, chasse-ennui, chasse-deuil, chasse-peine !
Elle est le réconfort de la semence humaine.

Marie de Romieu (Bref discours : que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme)

6 - Je vis je meurs

J-
Tant que mes yeux pourront larmes épandre
A l'heur passé avec toi regretter
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre,

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes grâces chanter
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien, fors que toi, comprendre

Je ne souhaite encor point mourir.
Mais quand mes yeux je sentirai tarir
Ma voix cassée et ma main impuissante

Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus donner signe d'amante
Prierai la Mort noircir mon plus clair jour.

II-

Je vis, je meurs, je me brûle et me noie
J'ai chaud extrême en endurent froidure
La vie m'est et trop molle et trop dure
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout en un coup je ris et je larmoie,
En un plaisir grief et tourment j'endure
Mon bien s'en va et à jamais il dure

Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène
Et quand je pense avoir plus de douleur
Sans y penser je me trouve hors de peine

Puis quand je crois ma joie être certaine
Et être en haut de mon désiré heur
Il me remet en premier malheur.

III-

Oh, si j'étais en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant
Si, avec lui, vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empêchait Envie...

Si, m'accolant, me disait : chère amie,
Contentons-nous l'un l'autre en s'assurant
Que ni tempête, trombe ni courant
Ne nous pourra déjoindre en notre vie !

Si, de mes bras le tenant accolé,
Comme du lierre est l'arbre encerclé
La mort venait, de mon aise envieuse,

Lors qu'en douceur plus il me baiserait
Et mon esprit sur ses lèvres fuirait
Bien je mourrais, plus que vivante, heureuse.

Louise Labé (Sonnets)

7 - Ne reprenez, dames, si j'ai aimé

Ne reprenez, dames, si j'ai aimé,
Si j'ai senti mille torches ardentes,
Mille tourments, mille douleurs mordantes,
Si, en pleurant, j'ai mon temps consumé.

Las ! Que mon nom n'en soit par vous blâmé :
Si j'ai failli, les peines sont présentes.
N'aigrissez point leurs pointes violentes...

Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

Sans votre ardeur d'un Vulcain excuser,
Sans la beauté d'Adonis accuser,
Pourra s'il veut, plus vous rendre amoureuses

En ayant moins que moi d'occasion
Et plus d'étrange et forte passion.
Et gardez-vous d'être plus malheureuses !

Louise Labé (Sonnet)

8 - Chant de la ravie de Dieu

Qui vit d'Amour a bien le cœur joyeux
Qui tient Amour ne peut désirer mieux
Qui sait Amour n'ignore nul savoir

Qui voit Amour a toujours rians yeux
Qui baise Amour il passe dans les cieux
Qui vainc Amour il a parfait pouvoir

Qui aime Amour accomplit son devoir
Qui est porté d'Amour n'a nulle peine
Qui peut Amour embrasser, prendre et voir
Est rempli de grâce souveraine.

Marguerite de Navarre (Comédie de Mont-de-Marsan)

9 - La Plume

Nos parents ont de louables coutumes
Pour nous ôter l'usage de raison
De nous tenir closes dans la maison
Et nous donner le fuseau pour la plume.

Traçant nos pas selon la destinée
On nous promet liberté et plaisir :
Et nous payons l'obstiné déplaisir
Ployant le dos sous les lois d'hyménée.

Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvait quelque peu façonner
Où les maris ne nous feront sonner
Que d'obéir, de soin et d'avarice.

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs d'un printemps gracieux
Pressé d'orage et de vent pluvieux
Qui vont borner sa course terminée.

Au temps heureux de ma saison passée
J'avais bien l'aile unie à mon côté :
Mais en perdant ma jeune liberté
Avant le vol ma plume fut cassée.

Madeleine des Roches (Ode)

10 - Complainte de la demoiselle fugitive

Si l'on peut ouïr ma complainte
Et le mal dont je suis atteinte
Je vous pouvais bien réciter
Mon Dieu, que je serai heureuse
Si en voix forte et douloureuse
Je pouvais le tout raconter :

Premièrement, je fus battue
De mon mari, puis mal voulue
(On sait que suis de ses parents).
Pour m'accuser, doncques, mesdames
De tous forfaits et de tous blâmes
Ne sont-ce pas faits apparents ?

Ce n'est pas chose raisonnable
D'avoir un mari mal traitable
Plein de mauvaise affection,
Et qu'une femme bien vivante
Soit sujette comme servante
D'endurer sa complexion.

Il n'y a femme si constante
(Comme je crois) qui fût contente

Qu'on la tourmentât sans raison
Et qui, de par son entreprise,
Sans en penser être reprise
Soudain ne quittât sa maison.

J'aime bien mieux m'en être allée
Non pas comme femme volée
Cherchant çà et là son plaisir
Qu'avecque lui en noise vivre
Ne pouvant sa volonté suivre
Et lui engendrer déplaisir.

Mesdames, de vous les aucunes
Ont contre moi grande rancune
Et m'allèguent quelque faux fait.
Mais à toutes je vous pardonne
Car mon honneur vous abandonne
Sans vous avoir jamais forfait.

Si j'ai failli, je suis certaine
Que je n'en mérite la peine
Ni blâme aucun, car qui pourrait
Considérer et bien entendre
L'origine dont peut descendre
La mienne fuite, il se tairait !

Chanson anonyme du XVIème siècle

11 - Et certes le doux m'aime bien

C'est douce chose que mariage
(Je le pourrais par moi prouver)
Pour qui a mari bon et sage
Comme Dieu me l'a fait trouver.
Loué soit celui qui sauve

Me le veuille, car son soutien
Chaque jour je l'ai éprouvé,
Et certes le doux m'aime bien !

La première nuit du mariage
Dès ce moment j'ai pu juger
Sa bonté, car aucun outrage
Ne tenta qui me dût blesser.
Et avant le temps du lever
Cent fois me baisa, m'en souviens,
Sans vilénie dérober
Et certes le doux m'aime bien !

Il parlait cet exquis langage :
« Dieu m'a fait vers vous arriver,
Tendre amie, et pour votre usage,
Je crois, voulut m'élever. »
Ainsi ne cessa de rêver
Toute la nuit en tel maintien
Sans nullement en dévier
Et certes le doux m'aime bien !

Prince, d'amour peut m'affoler
Quand il me dit qu'il est tout mien ;
De douceur me fera crever
Et certes le doux m'aime bien.

Christine de Pisan (Ballades)

12 - Seulette suis

Seulette suis et seulette veux être
Seulette m'a mon doux ami laissée
Seulette suis sans compagnon ni maître
Seulette suis, dolente et courroucée

Seulette suis en langueur malaisée
Seulette suis
Seulette suis plus que nulle égarée

Seulette suis sans ami demeurée

Seulette suis à huis ou à fenêtre
Seulette suis en un angle cachée
Seulette suis pour de pleurs me repaire
Seulette suis dolente ou apaisée
Seulette suis : rien n'est qui tant me sied
Seulette suis
Seulette suis en ma chambre enserrée
Seulette suis sans ami demeurée

Seulette suis partout et en tout être
Seulette suis où que j'aïlle, où je sieds
Seulette suis plus qu'autre rien terrestre
Seulette suis de chacun délaissée
Seulette suis durement abaissée
Seulette suis
Seulette suis plus sombre que murée
Seulette suis sans ami demeurée

Prince, or est ma douleur commencée
Seulette suis
Seulette suis de tout deuil menacée
Seulette suis sans ami demeurée

Christine de Pisan (Ballades)

13 - Pour contenter celui qui me tourmente

Pour contenter celui qui me tourmente
Chercher ne veux remède à mon tourment
Car en mon mal voyant qu'il se contente
Contente suis de son contentement

Si le servir mérite récompense
Et récompense est la fin du désir
Toujours voudrai servir plus qu'on ne pense
Pour non venir à bout de mon plaisir
Pernette du Guillet (Epigrammes)

14 - Ne me devez-vous bien aimer

Quand vous voyez que l'étincelle
De chaste Amour, sous mon aisselle
Vient tous les jours à s'allumer,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Quand vous me voyez toujours celle
Qui pour vous souffre, et son mal cèle,
Me laissant par lui consumer,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Quand vous voyez que, pour moins belle,
Jamais ne vous ferai querelle,
Mais pour mien vous veux réclamer,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Quand, pour quelque autre amour nouvelle,
Jamais ne vous serai cruelle
Sans aucune plainte former,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Pernette du Guillet (Chansons)

15 - Tout se passe, fors Dieu aimer

Cette belle fleur de jeunesse
Devient flétrie en sa vieillesse
Malgré le fard et l'embaumer :
Tout se passe, fors Dieu aimer

La force et la santé du corps
Par maladie et ses efforts
Bien soudain l'on voit consumer :
Tout se passe, fors Dieu aimer

Le plus haut de l'honneur mondain
Par malheur passe si soudain
Qu'en bas on le voit s'abîmer :
Tout se passe, fors Dieu aimer

Celui qui fut si plein de biens
Fortune ne lui laisse rien
Par quoi se peut pauvre nommer :
Tout se passe, fors Dieu aimer

Le père, la mère, et l'enfant
Le mari, l'ami triomphant
Mort enfin les vient consumer :
Tout se passe, fors Dieu aimer

La vie qu'estimons si fort
Elle est détruite par la mort
Qui tous de partir vient sommer :
Tout se passe, fors Dieu aimer

Marguerite de Navarre (chansons spirituelles)

16 - Que suis-je hélas ?

Que suis-je hélas et de quoi sert ma vie
Je ne suis plus qu'un cœur privé de corps
Une ombre vaine, un objet de malheur
Qui n'a plus rien que de mourir envie.

Plus ne portez, ô ennemis, d'envie
A qui n'a plus l'esprit à la grandeur :
J'ai consommée d'excessive douleur
Votre ire en bref se verra assouvie.

Et vous, amis, qui m'avez tenue chère,
Souvenez-vous que sans heur, sans santé
Je ne pourrai aucun bon œuvre faire

Souhaitez donc fin de calamité !
Et que ci-bas étant assez punie
J'aie ma part en la Joie infinie.

Marie Stuart (Sonnet)

17 - Plaidoyer pour les femmes

Or sont ainsi les femmes diffamées
Par moult gens, et à grand tort blâmées,
Tant par bouche que par écrits :
Dui, qu'il soit vrai ou non, tel est le cri !
Laissons donc dire messieurs les prêcheurs...
J'affirme, moi, qu'elles n'ont pas les cœurs
Enclins à ça, ni à cruauté faire :
Car nature de femme est débonnaire.

Par ces preuves justes et véritables
Je conclus que tout homme raisonnable
Doit les femmes priser, chérir, aimer :
Qu'il ait souci de ne jamais blâmer
Celle de qui tout homme est descendu !
Ne lui soit le Mal pour le Bien rendu :
C'est sa mère, c'est sa sœur, c'est sa mie,
Ne sied point qu'il la traite en ennemie.

8 *Christine de Pisan* (la Cité des dames)

18 - L'homme est-il plus parfait ?

L'homme est-il plus parfait de corps
A-t-il singulière beauté
Soit par-devant soit par-dehors,
En a-t-il la spécialité ?
Regarde bien, par loyauté
Si corps de femmes est moins joli
Si tu veux dire vérité
Tu le trouveras plus poli.

On voit volontiers beaux chevaux
Belles maisons, beaux ornements
Beaux bois, beaux prés, beaux monts, beaux vaux,
Beau soleil et beaux éléments
Mais tant de jolis parements
Tant de vertus en femme luisent
Que les yeux humains, je ne mens
Le plus grand bien du monde y puisent.

Corps de femme, corps de déesse
Corps de toute beauté minière
Il doit bien être sans rudesse
Préféré de toute manière :
De beauté porte la bannière
A lui n'est homme comparé
S'il est beau devant ou derrière
Femme l'a nourri et paré.

Les hommes des champs et des bois
Sans plus durs, plus grands et plus gros
Mais c'est pour mener la charrue
Que Dieu leur a donné tels os
Telles épaules et tel dos
Et beauté de femme garder.

Tous les arbres qui sont aux bois
Ne sont pas faits pour regarder.
Tous les arbres qui sont aux bois
Ne sont pas faits pour regarder.

Femme est l'orient d'humain plaisir
Le midi de mondaine joie
Le lieu, le séjour, le loisir,
Le puits d'amour et la montjoie
Femme tout bien au monde envoie
Si elle n'était, sûrement
Je crois, l'homme serait en voie
De finir douloureusement.

Femme est secours contre faiblesse
Joie contre mélancolie
Courtoisie contre rudesse
Sens et avis contre folie
Nature en femme est tant polie
(Si je ne l'ai dit, je le dis)
Tant gracieuse et tant jolie
Qu'elle est céleste paradis.

Martin Le Franc (le Champion des dames, XVème siècle)

19 - Enigme*

Pour le plus doux ébat que je puisse choisir,
Souvent, après dîner, craignant qu'il ne m'ennuie,
Je prends le manche en main, je le touche et manie
Tant qu'il soit en état de me donner plaisir.

Sur mon lit je me jette et, sans m'en dessaisir
Je l'étreins de mes bras, sur mon sein je l'appuie
Et remuant bien fort, d'aise toute ravie,
Entre mille douceurs j'accomplis mon désir.

S'il advient par malheur quelquefois qu'il se lâche,
De la main je le dresse, et derechef je tâche
A jouir du plaisir d'un si doux maniement.

Ainsi mon bien-aimé, tant que le nerf lui tire
Me contente et me plaît. Puis de moi doucement,
Lasse et non assouvie, enfin je le retire.

Madeleine de l'Aubespine, dite Callianthe
(Sonnets) *il s'agit d'un luth

20 - Chant de la mondaine

J'aime mon corps, demandez-mandez-moi pourquoi ?
Pour ce que beau et plaisant je le vois !

Je le pare et dore
Accoutre et décore
De tous ornements

Je le peins et farde
Remire et regarde
Voire à tous moments

J'aime mon corps, demandez-mandez-moi pourquoi ?
Pour ce que beau et plaisant je le vois !

De le tenir sain
C'est tout mon dessein
Car je veux qu'il vive

De mélancolie
Et de maladie
Pour lui suis craintive

J'aime mon corps, demande-mandez-moi pourquoi ?
Parce que beau et plaisant je le vois !

Marguerite de Navarre (Comédie de Mont-de-Marsan)

21 - Aux Bombancières

Je vous arracherai de la tête pelée
Les lunettes d'émail et l'ovale emperlé
Qui vous font rayonner le front de toutes parts.
Je romprai vos étuis, vos boîtes et vos fioles
Et la cendre et les pleurs dont vous fondrez bien molles
Seront vos eaux de nef, vos poudres et vos fards.

Bourrelets attifés et toutes ces machines
A teindre votre poil et le mettre en crispines
Seront pour le vieux fer et pour le vieux drapeau
Et pour l'assortiment de tant d'habits si braves.
A grand'peine aurez-vous, misérables esclaves
Une drille aux bons jours qui vous cache la peau.

Ces cotillons garnis d'un pied de broderie,
Ces brasses, ces trissets flambants de pierreries
Seront pour le butin des soldats triomphants.
Et ces miroirs polis dont la trompeuse glace
Brûlant si sottement vos cœurs et votre face
Serviront de jouets à leurs petits enfants.

Marie de Brabant
(Annonces de l'esprit et de l'âme fidèles)

22 - Le Printemps retourné

Quand ce dur printemps je vois
Je connois
Toute malheurité au monde
Je ne vois que toute erreur
Et horreur
Courir ainsi que fait l'onde

Plus il n'y a d'amitié
Ni pitié
Plus n'y a de courtoisie
Il n'y a plus de support
Ni confort
Tout n'est plus que fâcherie

Nous voyons notre prochain
Qui a faim
Endurer quasi la rage
Sans lui donner verre d'eau
Ni morceau
C'est bien un lâche courage

Nous voyons les grands amis
Ennemis
Prêts à se tuer l'un l'autre
Nous voyons le père cher
Déchasser
Son enfant pour prendre un autre

Nous voyons tant de voleurs
Pleins d'horreur
Qui tuent, pillent et saccagent
Ne craignant ni Dieu ni Roi
D'un émoi
Vomissent dix mille rages

Nous voyons les pauvres biens
Terriens
Diminuer d'heure en heure

Et les gentils arbrisseaux
Verts et beaux
Qui par le pied soudain meurent

Nous avons eu tant de maux
Et travaux
Guerre, famine, et peste
Cruauté, erreur, effroi
Et émoi

Qui nous rompt quasi la tête
Qui est cause de ce mal
Dur, fatal ?
Nos péchés, ords et terribles !
Nous sommes comme brutaux
Animaux
A bien faire inutiles

Nous ne tenons plus de Foi
Ni de loi
Tant nous sommes gens ignares
Nous sommes éblouis des cieus
Gracieux
A tous nos péchés barbares

Echangeons notre vouloir
D'un espoir
Et aussi notre coutume
Reconnaissant notre Dieu

En tout lieu
Nous ôtera l'amertume

J'ai voulu par passe-temps
Ce printemps
Vous montrer être fragile
Afin de vous corriger
Et changer
Sans être plus inutile .

*Paroles anonymes (détournées de Ronsard) sur une
musique d'Adrien Leroy (XVIIème siècle)*

23 - Afin que le Seigneur vous soit doux et propice

Afin que le Seigneur nous soit doux et propice
Alors qu'il nous viendra pousser au dernier port,
Ayant toujours en main, pour conduite et support
Avec l'ardente Foi, les oeuvres de Justice.

Hé ! Qui pourrait penser le tourment, le supplice,
L'angoisse, la frayeur, le regret et remord
Qu'ont ceux qui, se voyant accablés de la mort,
Sont vides de vertus et remplis de tous vices ?

Las ! Nous n'emportons rien que les biens ou méfaits
Dont la vie ou la mort pour jamais nous demeure,
Et tous ces biens qu' alors on voudrait avoir faits,

Pour n'être point surpris, faisons-les dès cette heure,
Et ne nous promettons jamais de lendemain :
Car tel vit aujourd'hui qui sera mort demain.

Arme des Marquets (Sonnets spirituels)

24 - Deuil angoissé

Deuil angoissé, rage démesurée
Lourd désespoir, profonds gémissements,
Langueur sans fin, vie mal fortunée
Pleine de pleurs, de crainte et de tourment.

Cœur douloureux qui bat obscurément
Ténébreux corps sur le point de périr
Aï sans cesse, continuellement
Ainsi ne puis ni guérir ni mourir

Souci, ennui, qui toujours ont durée
Après veiller, tressaillir en dormant,
Torture vaine en chair alongurée,
Chagrin amer porté secrètement

Et tout le mal qu'on peut entièrement
Dire et penser sans espoir d'en finir

Me poursuivent perpétuellement

Ainsi ne puis ni guérir ni mourir

Princes, priez Dieu que brièvement
Me donne Mort, si en vain secourir
Ne veut la peine où languis durement
Ainsi ne puis ni guérir ni mourir

Christine de Pisan (Ballades)

25 - A un sot rimeur qui trop l'importunait d'aimer

Tu te plains que plus ne rimasse
Bien qu'un temps fut que plus j'aimasse
A étendre vers rimassés
Que d'avoir biens, sans rimes assez :
Mais je vois que qui trop rimait
Sur ses vieux jours enfin larmoie,
Car qui s'amuse à rimacher
A la fin n'a rien à mâcher !
Et pour ce donc rime, rimache,
Rimoine tant et rimes hache
Qu'avecque toute ta rimaille
Tu n'aies plus, bien marri, maille...
Et tu verras qu'à ta rimasse
Comme moi feras la grimace
Maudissant et blâmant la rime
Et le rimasseur qui l'arrime
Et le premier qui rimona
Pour le grand bien qu'en rime on a !
Et tu veux qu'à rimailerie
Celui qui n'aura maille, rie ?
Je te quitte, maître rimeur,
Toi et qui a en sa rime heur
En rime joie, en rime honneur
Ensemble tous les rimonneurs.

Pernette du Guillet (Epitres)

CHRISTINE DE PISAN (1364-1430)

Notre premier homme de lettres est une femme
Pierre Lepape

D'origine italienne et née à Venise, Christine est la fille de Thomas de Pisan, astrologue du roi Charles V dit « le Sage ». Elle passe une enfance heureuse dans un milieu cultivé, où elle regrette seulement d'avoir plus souvent accès aux quenouilles qu'à **cet art de connaître les mouvements célestiels de sphères et planètes**. On la marie à quinze ans à Etienne du Castel, secrétaire du roi, et c'est un mariage heureux :

*Et certes le doux m'aime bien
Jeune lui fus donnée
Et avions tout ordonné
Notre amour et nos deux cœurs
Trop plus que frère et sœur
En un seul entier vouloir.*

La chance tourne mal à la mort de Charles V, que son père n'avait pas prévue et qui met sa famille en disgrâce. Elle disparaît totalement à la mort de son mari qui la laisse à 25 ans **seule conduisresse de la nef...sans patron ballottée es fortune de mer**. Elle a alors trois enfants à charge, sa mère et une nièce. Trop jeune d'esprit et de malice, elle est, de plus, pressée par les créancier vrais ou faux : les veuves, la plupart du temps ignorantes de la gestion du ménage, étaient à l'époque la proie favorite des plaideurs. Désormais, elle courra après l'argent. Et il lui en coûtera 14 ans de procès pour défendre ses biens et la survie de sa famille. Elle chantera par couverture.

Les **Cent ballades, rondeaux et virelais** sont composés en effet dans les 10 ans qui suivent son veuvage : c'est ce qui la soutient. D'autres chercheraient à se remarier. Christine, elle, a choisi de vivre sa douleur et de la chanter. Dépassant la tradition courtoise, certaines de ses Ballades comme **Seulette suis** ont la force de l'autobiographie, liée à une grâce musicale naturelle. **Deuil angoissé** est écrit à la mort de son plus jeune enfant. Et bien que certains rondeaux et virelais aient connu la popularité (probablement chantés), la poétesse sera éclipsée par l'historienne, la polémiste,

la moraliste. Christine de Pisan va en effet beaucoup faire parler d'elle de ce côté-là. Et elle finira par vivre de sa plume, chose rarissime (voire unique) pour une femme au Moyen-Âge. Dans son récit allégorique **Mutation de Fortune**, cette dernière (personnifiée) finit par la prendre en pitié et la métamorphoser : écrivant, gagnant l'argent de la maison, Christine de Pisan est **vray homme devenue**. A la poétesse, à l'écrivaine s'est adjointe la pédagogue et l'éditrice (qui dirige un atelier de copistes). Une véritable entreprise. A quarante ans, dans **l'Advisio Christine**, elle peut faire le point et être fière de sa production, qui est énorme. Eustache Deschamps, auteur du premier art poétique français dont elle a été l'élève, fait son éloge en ces termes :

*Muse éloquente entre les neuf, Christine,
Nonpareille que je sache aujourd'hui
En sens acquis et en toute doctrine
Tu as de Dieu science, et non d'autrui*

La lutte de Christine pour la défense de son sexe avait commencé à 35 ans. Lésée dans ses intérêts, froissée dans sa dignité, atteinte dans son honneur, repoussée par l'indifférence, Christine de Pisan avait tout pour devenir le premier écrivain féministe de l'Histoire. Son esprit critique analyse les causes de la misogynie montante des XIV^{ème}-XV^{ème} siècles. Elle mène une guerre littéraire contre Jean de Meung (deuxième auteur du **Roman de la rose**) car il a défiguré le travail du premier auteur, Guillaume de Lorris, en substituant le mépris de la femme à la courtoisie. Elle présente sa critique avec toutes les précautions de la modestie féminine en usage à l'époque, mais celle-ci est hardie. Dans le milieu clerc, on crie à l'outrecuidance. Elle trouve la ses pires ennemis, mais aussi quelques défenseurs : c'est le début d'une longue « Querelle » sur la diabolisation ou sur l'idéalisation de la femme, qui continuera à la Renaissance. L'**Épître au Dieu d'amour** et l'**Épître sur le roman de la rose** de Christine de Pisan ne sont que des débuts... Ses ouvrages majeurs s'appellent **la Cité des Dames** et **le Livre des Trois Vertus**. Dans le premier, elle décrit une utopie : la Cité des dames, ville des amazones, des poétesse, des

philosophes, des savantes, des amoureuses et des saintes : cité imprenable, édifiée en-dehors de l'espace et du temps. Dans le second, elle fait œuvre d'éducatrice : « si la coutume était de mettre les petites filles à l'école, écrit-elle, et que communément on leur fit apprendre les sciences comme on le fait aux fils, elles apprendraient aussi parfaitement et entendraient les subtilités de tous les arts et sciences comme ils le font. »

L'existence tourmentée de Christine de Pisan s'étant déroulée sur fond de Guerre de Cent ans, sa conscience politique s'exprime également, depuis ses **Lamentations sur les maux de la France** jusqu'au **Livre de la paix**. A partir de 1418, ses enfants établis, Christine de Pisan se retire à l'abbaye de Poissy. Fidèle au roi Charles VII, elle allait à 66 ans connaître une dernière veine poétique en faveur d'une femme qui symbolise alors toutes ses espérances : Jeanne d'Arc...et en mourir, dans la sérénité, peu de temps après. Christine de Pisan n'est pas une femme de la Renaissance, mais du Moyen-Âge finissant. Mais elle apparaît en son temps si en avance, si seule de sa trempe et de sa pensée en prose comme en poésie, qu'il nous a paru logique de la faire figurer dans ce disque, ne serait-ce que pour toutes les graines qu'elle a semées. C'est la première des Belles Rebelles.

MARTIN LE FRANC (vers 1410-1461)

Le seul homme qui figure dans cette anthologie sonore l'est au titre de continuateur direct de la lutte de Christine de Pisan dans les lettres : il a en effet composé **le Champion des dames** en réponse, lui aussi, à la deuxième partie du **Roman de la rose** défiguré par Jean de Meung, et il l'a écrit dans l'esprit de **la Cité des Dames**. Ce poète philogène, également musicien, était pourtant lui-même un religieux...mais d'un esprit nouveau car secrétaire privé d'un pape schismatique ! Le « pape » Félix V, qui fut d'ailleurs excommunié...mais pas son secrétaire. Celui-ci néanmoins préféra vivre et mourir en Suisse, terre de liberté des « mal-catholiques ».

MARGUERITE DE NAVARRE (1492-1549)

Dite aussi MARGUERITE D'ANGOULÊME

Incontestablement, François et Marguerite eurent une fille qui s'appelle Renaissance. Robert Sabatier

Marguerite de Valois, fille de Charles d'Orléans comte d'Angoulême et de Louise de Savoie, est la sœur unique de François Premier dont elle partage en partie les destinées. La vie de la « perle des Valois » est celle d'une femme de Cour et de lettres, mais aussi d'un personnage historique et d'un esprit mystique. Mariée au Duc d'Alençon, elle est veuve après la défit de Pavie et se remarie avec Henri d'Albret, devenant ainsi reine de Navarre (1526). Elle marque son époque par le rayonnement qu'elle donne à son métier de princesse royale : mécénat très développé, surtout à l'égard des poètes représentant des idées neuves, y compris les « mal-catholiques ». D'une intelligence, d'une largeur d'esprit et en même temps d'une moralité au-dessus de la moyenne, elle fut en son temps une « conscience ».

Comme celle de toutes les princesses de la Renaissance, son éducation est multiple. A la Cour, on semble l'apprécier d'abord pour ses broderies : C'était, dit Brantôme, la personne du monde qui faisait le mieux les devises en français, en latin et autres langues, comme il y en a une infinité en notre maison, en des lits et des tapisseries qu'elle a composées. C'est elle qui lance les modes vestimentaires : En quelque part que vous alliez, lui dit Catherine de Médicis, on les prendra de vous, et non vous de la Cour.

La reconnaissance littéraire vient ensuite : Marguerite de Navarre imprime l'élan du renouveau philosophico-poétique avec son **Dialogue en forme de vision nocturne**. Elle devient célèbre avec son **Heptaméron** (1559), recueil de nouvelles et d'anecdotes à la manière de Boccace. Elle est en même temps l'auteur de **Chansons spirituelles**, de grandes méditations (**la Coche**, **la Navire**, **les prisons**) et de pièces de théâtre jouées à la Cour. Le tempérament de mécène de la sœur du roi aura un impact particulier à Lyon, plaque tournante vers l'Italie, dont elle dévore les idées.

Elle est indirectement à l'origine du féminisme de la « Florence française ». Ceci dit, la cause des femmes est secondaire dans son œuvre, ce n'est qu'une conséquence naturelle de l'état des mœurs. Dans l'**Heptaméron**, Marguerite fait beaucoup de reproches à la brutalité masculine. Mais elle trouve dans le fait d'être femme une force morale et spirituelle. : les femmes, pense-t-elle, aiment mieux que les hommes. Elle soutiendra particulièrement les idées de Marcile Ficin, qui sont aussi celles de ses correspondants italiens favoris, Pietro Bombo et Vittoria Colonna (la poétesse italienne la plus admirée de la Renaissance). Ces idées, représentées en France par Bonaventure des Périers, Antoine Héroët, Maurice Scève, mêlent l'idéal platonicien à l'idéal courtois : l'amour, moyen de perfection morale, est un désir de beauté et d'harmonie. Dans la beauté de l'autre et dans l'harmonie d'une relation pure, il y a l'idée de Dieu. C'est l'amour spiritualiste. La chair ne s'exprime guère dans l'œuvre de Marguerite de Navarre même si son **Heptaméron** contient des passages extrêmement verts.

14 Son libertinage est ailleurs : c'est une « libertine spirituelle » qui, dans la pensée religieuse, fait la part belle à l'individualisme. Sœur aimée du roi tout-puissant, elle peut se le permettre. La Sorbonne ne pourra ouvertement l'accuser d'hérésie, même si les chansons satiriques le font : la « mignonne » est sacrée. Soupçonnée de réformisme, elle rompt toutefois avec Calvin, qui l'attaque dans son **Traité contre la secte phantastique et furieuse des libertins qui se disent spirituels**. Et elle affiche un catholicisme de façade. Mais sa foi est grande et sa quête de Dieu perpétuelle : on les retrouve tout au long de son œuvre. Dans sa **Comédie du Mont-de-Marsan** (1548) d'où sont extraits le **Chant de la mondaine** et le **Chant de la ravie de Dieu**, Marguerite expose les données religieuses de son esprit : une Mondaine n'aime que son corps, une Superstitieuse ne prêche que la pénitence, une Sage essaie de raisonner l'une et l'autre en faisant la part du pour et du contre. Survient alors une bergère qui ne sait que chanter. Et que chante-t-elle, cette Ravie ? L'amour mêlant le ciel et la terre dans un seul mouvement cosmique, dans une confusion complète du vocabulaire sacré et profane. On sent que Marguerite, qui est la

Sage, rêve d'être la Ravie...

Marguerite de Navarre invente aussi ou prêche d'autres formes d'amour qui lui conviennent : elle a trouvé en son deuxième mari, Henri d'Albret, un honnête amy et défend donc les liens conjugaux. Elle pratique aussi « l'amour d'Alliance », offre de services mutuels désintéressés, amitié littéraire façon Renaissance. Mais elle n'a jamais aimé véritablement que Dieu et son frère. Celui-ci meurt avant elle. Et il lui apparaît plusieurs fois. Dans la **Comédie pour le trespas du roy**, Amarissime c'est elle. Elle chante sa douleur insigne. A la fin de sa vie, la souffrance a sacré Marguerite poète.

LYON A LA RENAISSANCE

Capitale de l'italianisme, de l'imprimerie...et de la poésie féminine

C'est Lyon qui va devenir la ville-phare de la Renaissance sur le plan culturel dans la première moitié du XVIème siècle. A l'occasion des guerres d'Italie (1494-1559) la Cour du Roi François Ier y fait de longs séjours. Les campagnes accroissent le phénomène d'infiltration des idées dans la « Florence française », d'autant plus que Lyon jouit d'une liberté et d'une tolérance que ne connaît point Paris : ni Parlement ni Sorbonne ! La colonie italienne est soutenue par Catherine de Médicis, et Marguerite de Navarre (sœur du roi) est elle-même la disciple de Pétrarque, Dante, Boccace et des nouveaux auteurs : Bembo, Ficin, Castiglione. Pétrarque est devenu populaire à l'occasion de la découverte, en 1533, du tombeau de Laure de Noves à Avignon. Pietro Bembo fonde les canons esthétiques de la langue italienne. Marsile Ficin invente l'avatar Renaissance de l'amour courtois : le néo-platonisme. Et le **Courtisan** de Castiglione (1538) devient le livre de chevet de toute la Cour : c'est le nouveau code du parfait gentilhomme. Arbitre des lettres en France comme en Italie, Marguerite de Navarre sert de trait d'union entre toutes ces idées et la création poétique qui s'en inspire : elle va protéger les poètes de la Renaissance lyonnaise. Une deuxième industrie (après la soie) va alors prospérer à Lyon : celle de l'imprimerie, qui d'abord copie et divulgue

la littérature italienne, puis acquiert sa personnalité propre en éditant les auteurs lyonnais. Les éditeurs sont souvent eux-mêmes des lettrés, comme Etienne Dolet, qui cherche la collaboration des écrivains ou des poètes : Maurice Scève, Pelletier du Mans, Pontus de Tyard. Marguerite de Navarre publie chez Jean de Tournes, qui est un des trois grands éditeurs avec Gryphe et Roville (**les marguerites de la Marguerite des princesses**, 1547).

La caractéristique la plus originale de cet épanouissement littéraire est la part qu'il va faire aux femmes. D'Italie est venue la mode de la « cortegiana onesta », autrement dit de la femme libre et cultivée tenant salon. Le grand modèle est Vittoria Colonna, poétesse amie de Michel-Ange, avec laquelle Marguerite de Navarre entretient une correspondance assidue. On cite aussi Olympia Morata, Marchesana di Pescara, Veronica Gamba, Tullia d'Aragona et Gaspara Stampa, toutes poétesse connues en Italie. Mais leur modèle et tout ce qu'il entraîne pour être une femme accomplie (connaître la musique, la danse, les grands auteurs et d'écrire soi-même) n'est pas apprécié de tout le monde dans la vieille ville bourgeoise de Lyon. La pauvre Louise Labé y traînait encore au XXème siècle une mauvaise réputation séculaire qui a interdit de donner son nom à un lycée. Réputation venue en partie de la traduction de « cortegiana » par « courtisane ».

Néanmoins, tandis que François Ier confiait à sa sœur la mission de veiller aux destinées de l'esprit, certains riches marchands de soie lyonnais et même certains artisans fortunés, imitant les seigneurs de la Cour, ont délégué la culture à leurs épouses. Les filles étaient donc instruites en ce sens, sur les instances d'Antoine du Moulin qui donnait les italiennes – et la sœur du roi – en exemple. D'où l'émergence d'une poésie féminine, dont Louise Labé et Pernelle du Guillet sont les plus fameuses représentantes. Elles ne furent pas les seules. Clément Marot cite les poétesse lyonnaises qu'il compare à un collier de perles d'ornement : Jane Gaillarde, Claudine et Sibylle Scève, Clémence de Bourges, Françoise Daulhon, Catherine de Vauzelles, Jane Creste, Jane Faye... Hélas, ce phénomène lyonnais en faveur des

poétesse n'a pas duré : c'était le luxe d'une société si bien assurée dans sa puissance qu'elle pouvait concéder aux femmes quelques libertés, mais seulement pour des raisons de prestige passager.

Une chose néanmoins est à remarquer : le parallélisme qui existe à l'époque entre la reconnaissance de la langue « vulgaire » et celle de la création littéraire féminine. Le « français nouveau », depuis l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539), remplace peu à peu le latin dans l'écrit, jusque-là seul en usage et entre les seules mains des clercs. Ces deux courants, féminisme et valorisation du français sont les caractéristiques de l'école lyonnaise. Ecrire en français et non en latin, c'est briser l'autorité patriarcale. C'est permettre à la nature et à la personnalité de s'exprimer. Louise Labé en est le plus magnifique exemple. Et les principaux défenseurs du féminisme à la Renaissance sont aussi les plus sûrs partisans du français.

PERNETTE DU GUILLET (1520-1545)

Morte à 25 ans, cette gentille dame lyonnaise est l'exemple même de la poétesse de milieu bourgeois comme il en exista à Lyon dans la première moitié du XVIème siècle. Sa poétique est celle de la fin du Moyen-Age par la forme, et du dix-septième par le fond de Préciosité qu'elle semble annoncer. Tout cela mêlé à une certaine naïveté qui fait son charme.

Élevée comme devait l'être une fille de bonne maison, Pernelle était, selon Antoine du Moulin, parfaitement assurée en tous instruments musicaux, soit au luth, épinette ou autres, et tellement que la promptitude qu'elle y avait donnait cause d'ébahissement aux plus expérimentés. Un autre témoin rapporte aussi que comme elle savait bien faire des vers, elle les savait réciter si agréablement dans les bonnes compagnies que sa présence y était toujours fort souhaitée. Jean de Vauzelles ajoute :

*De tant de bien et de savoirs pourvue
Qu'on l'estimait (en l'état de bourgeoise)
Un parangon entre les lyonnoises.*

Il n'y aurait sans doute rien à dire de la vie tranquille et si courte de Pernette si elle n'avait rencontré, à l'âge de seize ans, le poète Maurice Scève qui la décrit ainsi :

*De corps très belle et d'âme bellissime
...Au premier œil mon âme ladora.*

Pernette, mariée à dix-huit ans au Sieur Du Guillet malgré les protestations de Scève, vivra sa passion comme une ascèse héroïque. L'un et l'autre poète décidèrent de la sublimer et d'en faire un prétexte à l'élévation de leur âme selon le schéma néo-platonicien de l'époque. Décision difficile à maintenir dans les trop fréquentes joutes poétiques, ce qui n'alla pas sans disputes et sans jalousie. Maurice Scève se trouvant parfois d'autres égéries moins farouches. Pernette Du Guillet reste cependant en toute certitude l'inspiratrice principale de sa **Délie**, œuvre monumentale qui sort un an avant la mort de la bien-aimée.

16 Pernette fut l'objet de médisances par sa fréquentation de savants hommes. Elle y répondit vertement et vertueusement. Son dialogue poétique avec Scève, au centre de son œuvre, a témoigné d'un constant désir de dépassement. Ses **Rymes** seront publiées après sa mort par Jean de Tournes à la demande du dolent mary qui laissa Antoine du Moulin préfacier le résultat de ses recherches dans les tiroirs de Pernette. Il y trouva un petit amas de rymes... parmi les brouillards en assez pauvre ordre. Surprise par la peste, Pernette n'a pas eu le temps de classer. L'éditeur le fera, en quatre catégories : Epigrammes, Chansons, Épitre et Élégies. Maurice Scève se contentera d'une épitaphe.

L'épître **A un sot rimeur qui trop l'importunait d'aimer**, où Pernette prend parti pour le néologisme et le jeu de mots (qui annonce l'humour le plus moderne, celui de Raymond Devos et de Bobby Lapointe), est une exception dans la littérature de l'époque. Non que le calembour ne soit pratiqué, oralement sans doute, et par écrit en tous cas par Marot (d'où le nom de « poésie marotique »), mais il ne l'était jamais par les femmes...Mystère de la littérature sur des

siècles : le jeu de mots était-il associé à l'injure, ou au « mal parler » interdit par la coutume au deuxième sexe ? L'humour par écrit de Pernette du Guillet n'a malheureusement pas eu le temps de grandir... Et Pernette poétesse ne doit sa discrète gloire posthume qu'à la publication de son œuvre pourtant inachevée, chance que n'eurent pas de nombreuses autres poétesse de Lyon et d'ailleurs, dont tous les écrits ont été perdus.

LOUISE LABÉ (1522-1566)

Elle reste la plus grande poétesse qui soit née en France
Léopold Senghor

D'un milieu d'artisans lyonnais, sans doute assez aisé, Louise Labé est fille et femme d'un cordier. Son époux a d'ailleurs l'âge de son père. On sent que celui-ci, en sacrifiant à l'usage, n'a fait qu'une passation de pouvoirs pour laisser vivre à son gré une fille aux dons exceptionnels : Louise Labé n'aura jamais d'enfants. C'est Louise Labé qui en sont temps fut surnommée « la belle rebelle ». Il y a quelque chose de divin et de mythique dans l'image qui nous en reste, comme chez Jeanne d'Arc : celle d'un être androgyne, Mars et Vénus à la fois. Elle a d'abord été réputée pour son habileté à piquer un cheval, faculté appréciée des gentilshommes qui l'avaient surnommée « Capitaine Loys ». François Billon rapporte : l'celle cordière était on pourra bien dire homme même que qu'elle sait dextrement faire tout exercice viril, et pas spécialement aux armes, voire aux lettres.

Louise Labé écrit de son côté : **J'ai passé partie de ma jeunesse dans l'exercice de la musique**. Sa deuxième image, après l'amazone, est donc celle de la « Dame au luth » :

*De son luth l'argent tempéré
D'arrêter les passants est moyen suffisant*

Antoine du Verdier précise :

Louise Labé recevait gracieusement in sa maison seigneurs, gentilshommes et autres personnes de mérite, avec entretien de devises et discours, musique tant à la voix qu'aux instruments où elle était fort dueite, lecture de

tous les livres latins et vulgaires, italiens et espagnols dont son cabinet était copieusement garni, et collation d'exquises confitures. On sait par ailleurs qu'elle s'adonnait à la plaisante invention des habits nouveaux.

Toutes ces activités coûteront cher à la réputation de Louise. Nombre de chroniqueurs et même d'historiens en ont fait une courtisane au sens français de prostituée de luxe, alors qu'elle n'en était qu'une au sens italien de cortegiana onesta, qui « à faire gain jamais ne me soumis. » Louise Labé est même une féministe. Sur ce plan elle ne s'est exprimée qu'une fois, mais l'écrit fera date : **c'est l'épître dédicatoire à Clémence de Bourges** (1555) : Si quelqu'une parvient en un tel degré de pouvoir mettre ses conceptions par écrit, le faire soigneusement et non dédaigner la gloire...L'honneur que la science nous procurera sera entièrement nôtre... Je ne puis faire autre chose que de prier les vertueuses dames d'élever un peu leurs esprits au-dessus de leurs quenouilles et fuseaux...et outre la réputation que notre sexe en recevra nous aura valu au public que les hommes mettront plus de peine et d'étude des sciences de peur qu'ils n'aient honte....

Le débat de Folie et d'Amour avait été auparavant sa première publication (1552). Par son titre, il donne le ton de l'œuvre : entre folie et amour, Louise Labé fait sien le langage de la passion. De tous ses amants supposés, un seul donne une preuve de son existence, par une **Ode à Sire Aymon**, le mari de Louise, écrite dans un accès de jalousie. Son auteur, Olivier de Magny, est poète comme Louise et sans doute l'inspirateur de ses sonnets, que lui-même copie parfois, à moins que les poètes ne s'amusement tous deux à se répondre à partir des mêmes conventions de départ. Moins passionné que Louise, plus libertin surtout (il chante d'autres maîtresses : Anne ou la Castianire), il est cause à la fois de son exaltation et de ses frustrations, autrement dit de l'essentiel des extraordinaires mouvements intérieurs de son lyrisme. Pour Louise, amour et poésie s'engendrent mutuellement : incontinent que les hommes commencent d'aimer, il écrivent vers, dit-elle. Et les vagues de la passion chez Louise sont musicales : elle rend compte du sens par le

son. Le mignard luth se mêle à la voix. Cesser de désirer, de jouer, de chanter, c'est la mort...

L'œuvre poétique de Louise Labé comprend 3 élégies et 24 sonnets. Elle commence à les écrire entre 1540 et 1542, bien avant l'adoption officielle du sonnet par Jacques Pelletier du Mans (1547). C'est la première femme à se mesurer à ce genre nouveau, qui chez elle est encore composé de vers de 10 syllabes au lieu de 12. L'ensemble sera édité et ré-édité par Jean de Tournes (1555-1556).

Mais Louise Labé cesse de faire salon à 36 ans, après la débâcle financière de son mari Ennemond Perrin et la montée des calomnies : des chansons ordurières sur la belle cordière traînent partout dans les rues de Lyon. Malade, elle se retire à la campagne où elle garde le soutien et l'amitié de Thomas Fortini, avocat lyonnais d'origine italienne, qui se chargera de faire exécuter son testament.

Ce qui reste de Louise Labé, c'est un souffle unique dans la littérature. Cette exaltation, cette sensualité ne sont d'aucune école. On peut seulement les rapprocher de ce qui nous reste des troubadours provençaux du XII^{ème} siècle, Béatrice de Die et Castelloza, qui parlaient aussi d'amour avec l'innocence du cœur et de la chair, sans élégances convenues ni érotisme direct. C'est peut-être une mission impartie à la femme en Occident de rapprocher le corps et l'esprit » que l'homme tend toujours à dissocier, dans son obsession de tenir à distance l'inquiétant mystère de la fusion amoureuse qui le renvoie à l'androgyne lien.

MARIE STUART (1542-1587)

Et ma fin est mon commencement

Devises de Marie Stuart

Marie Stuart est une légende plus qu'une reine, et une reine plus qu'une poétesse. C'est un cas à part dans ce disque, bien qu'il y ait une autre reine, Marguerite de Navarre. Il aurait pu y avoir aussi Marguerite de Valois, la « reine Margot », également poétesse à ses heures. Mais Marie Stuart est plus que les autres encore une « belle rebelle », cette fois au sens politique.

Fille d'un roi d'Écosse et d'une princesse française et élevée à la Cour de France, Marie Stuart a été pour ses contemporains le symbole de la résistance catholique face au pouvoir de la Réforme. Emprisonnée pendant un tiers de sa vie, puis exécutée par la reine Elisabeth d'Angleterre pour complicité supposée dans l'assassinat de son deuxième mari le lord écossais Darnley, elle n'a jamais pu prouver son innocence. Cette sombre affaire, qui incrimine en fait son troisième époux, Bothwell, fut en effet le prétexte idéal pour l'empêcher de garder le trône d'Écosse et de réclamer celui d'Angleterre. La machination fut fortement attisée par la haine que les protestants, anglais ou écossais, vouent aux catholiques. Pendant vingt ans cette ex-reine de France (par son premier mari) réussit à mobiliser l'opinion générale autour de sa beauté légendaire et de son martyre grâce à des lettres qu'elle envoyait de sa forteresse-prison de Lochleven à toutes les cours d'Europe par les truchements les plus divers : livres, cannes creuses, miroirs truqués, semelles, perruques, coffres à double fond, étoiles de prêtre... Les facteurs improvisés n'hésitant pas à risquer leur vie pour la sienne. Comme toutes les princesses de la Renaissance elle avait appris le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, la poésie, la musique, la danse, la broderie, l'équitation, la religion et la fierté. De sans sens littéraire - comparable à celui d'une Catherine de Médicis qui écrivait aussi beaucoup - nous avons des preuves. Brantôme, chroniqueur de la Cour de France, rapporte qu'elle composait des discours à 13 ans. Elle a laissé des poèmes, comme **Sur la mort de François II**, son premier mari :

*Si je suis en repos
Sommeillant sur ma couche
Je le sens qui me touche
En labeur, en requoi
Toujours est près de moi*

Et les **Adieux à la France**, écrits sur le bateau qui l'emmenait vers son fatal destin. Le **Sonnet** qui figure dans ce disque date de la fin de sa vie. Dans les faits comme dans la légende, Marie Stuart partage l'héroïsme avec Jeanne d'Arc et Marie-Antoinette.

MADELEINE DE L'AUBESPINE (1546-1596)

Cette dame d'honneur de Marie de Médicis, épouse de Nicolas de Villeroy, secrétaire d'État de Charles IX et d'Henri III, fut une poétesse admirée de l'aristocratie, pour ses sonnets et pour ses traductions rimées d'Ovide. Elle fut même reconnue par Ronsard comme sa fille spirituelle. Elle lui écrivait :

*Montre-moi le chemin de la sente incongne
Par qui tant de lumière en la France est venue
Et qui rend ton renom plus luyant que le jour...*

Et il l'« adopta », paraît-il, à la façon dont Montaigne lui-même adopta Melle de Gournay :

*Madeleine, otez-moi ce nom de l'Aubespine
Et prenez en sa place et Palmes et Lauriers !*

On sait peu de choses de la vie de cette Madeleine de l'Aubespine, dite Madame de Villeroy, sinon qu'elle tint salon à Conflans-Ste Honorine avec son époux, et connut différentes amitiés chez les poètes de l'entourage royal dont il reste une trace chez Rémi Belleau. Il resterait aussi celle d'une aventure réelle ou littéraire avec Philippe Desportes, qui la surnommait Callianthe. Grand séducteur devant l'Éternel, celui-ci courtisait en même temps une certaine Hippolyte pour son avancement personnel (identifiée à tort ou à raison à Marguerite de Valois) ce qui inspira à Madeleine ces vers malicieuses :

*Je servirai les jours, vous servirez les nuits.
Ha, vous ne voulez pas ? Eh bien, j'en suis contente !*

Une dispute aurait éclaté au retour d'un séjour de Desportes en Pologne, et une joute en **Villanelle** des deux côtés (« Qui premier s'en repentira ») aurait été orchestrée par Agrippa d'Aubigné. C'est à Madeleine en tous cas que l'on doit le très rare sonnet érotique féminin de l'époque, Enigme. Jeu de devinettes à la Cour des Valois et pièce unique. Il s'en produira d'autres à partir du XVII^{ème} siècle, mais pas toujours si réussis...

Son époux disgracié au temps de la Ligue, puis rentré en grâce au temps d'Henri IV, Madame de Villeroy est morte à cinquante ans et le tombeau familial est à Magny-en-Vexin. Mais l'existence même de la poétesse Callianthe, fille spirituelle de Ronsard, a été mise en question (comme celle de Louise Labé, ce qui est un comble !) par les négationnistes du génie féminin. Cette femme de Cour ne fut malheureusement jamais imprimée en son temps, ce qui n'arrange pas la défense. On lui attribue en tous cas divers autres sonnets, dont un d'inspiration « cosmique » :

*L'on verra s'arrêter le mobile du monde,
Les étoiles marcher parmi le firmament,
Saturne infortuné luire bénignement,
Jupiter commander dedans le creux de l'onde ;*

L'on verra Mars paisible et la clarté féconde
Du soleil s'obscurcir sans force et mouvement,
Vénus sans amitié, Stilbon sans changement
Et la lune en carré changer sa forme ronde ;

Le feu sera présent et légère la terre,
L'eau sera chaude et sèche et dans l'air qui l'enserme :
On verra les poissons voler et se nourrir

Plutôt que mon amour, à vous seul destinée
Se tourne en autre part, car pour vous je suis née,
Je ne vis que pour vous, pour vous je veux mourir.

« Absurde » qu'elle ne partage à son époque qu'avec Amadis Jamyn (surnommé Corydon), secrétaire et disciple de Ronsard et auteur des **Stances de l'Impossible** :

L'été sera l'hiver et le printemps l'automne,
L'air deviendra pesant, le plomb sera léger :
L'on verra les poissons dedans l'air voyager
Et de muets qu'ils sont avoir la voix fort bonne.
L'eau deviendra le feu, le feu deviendra l'eau
Plutôt que je sois pris d'un autre amour nouveau.

MADELEINE DES ROCHES (vers 1520 - 1587)

On cite rarement Madeleine des Roches sans Catherine des Roches, autrement dit la mère sans la fille, car elles se sont associées pour faire œuvre dans les lettres. Tandem du Poitou littéraire du XVI^{ème} siècle, elles ont trouvé le moyen de vivre et produire ensemble, et même de mourir le même jour* comme elles l'avaient souhaité. Un siècle avant Madame de Sévigné et Madame de Grignan, trois siècles après Aliénor d'Aquitaine, ses filles et leurs Cours d'Amour, on trouve donc représenté à la Renaissance un modèle d'amour maternel et filial, productif et mécène.

*de la peste
Madeleine Neveu (qui prendra le nom de Des Roches en rapport avec une propriété familiale) épouse à dix-neuf ans André Fradonnet, procureur, et a trois enfants dont un seul (Catherine) survivra. C'est tout ce que l'on sait d'elle à cette époque de sa vie. Il apparaît qu'un second mariage avec le seigneur de La Villée, plus aisé quoique bref, lui donnera l'occasion de donner à sa fille l'éducation dont elle aurait rêvé pour elle-même : celle-ci apprendra le latin (qu'elle traduira) et l'italien. Et après une période incertaine de guerres civiles où les biens qui servent à leur survie seront mis en danger, les deux femmes pourront enfin créer leur cénacle à Poitiers. Celui-ci durera dix-sept ans (de 1570 à 1587). Dans la première moitié du XVI^{ème}, la ville de Poitiers était déjà riche en poètes, dont Jean Bouchet, procureur ami de Rabelais, qui composa un **Patron selon l'ordre de l'ABC** exprès pour les filles qui voulaient apprendre à écrire... Sur ses traces, les dames des Roches vont même exhorter les femmes à publier. Elles ouvrent leur salon - c'est-à-dire littéralement la pièce du rez-de-chaussée de leur maison - à tous gens de lettres dans l'idée de reconstituer la Cour d'Henri III, et d'ailleurs reçoivent plusieurs fois celle-ci lors de ses multiples déplacements hors de Paris. Une quarantaine de poètes fréquenteront cette maison, principalement issus de la bourgeoisie (avocats, médecins) et de la noblesse de robe. La grande année fut celle des Grands Jours qui se tinrent à Poitiers en 1579. Madeleine des Roches y dut son

immortalité littéraire à « une puce qui s'était parquée au milieu de son sein » qui entraîna force libelles de l'assistance. On n'aurait pas gardé trace de ces joutes entre résidentes et auteurs de passage si les deux femmes n'avaient également organisé l'édition de leurs propres travaux, mais l'entreprise fut menée rondement, à Paris d'abord (Œuvres) et à Rouen ensuite (Secondes œuvres). Si Catherine des Roches (1542 – 1587) y produisit plus que la mère, et d'une façon plus diversifiée (elle compose aussi des tragédies) ce sont plutôt les écrits de la première qui émeuvent aujourd'hui : c'est elle qui dut se battre pour écrire, comme elle le dit dans son l'Œde dont des extraits (**La Plume**) sont reproduits dans ce disque. Mais de son côté Catherine n'était pas pour autant un bas-bleu. Dotée d'une jolie voix, elle chantait au luth les poèmes de sa mère entre deux travaux de couture, ainsi que les siens :

*Quenouille mon souci, je vous promets et jure
De vous aimer toujours et jamais ne changer
Votre honneur domestic pour un bien étranger
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.*

*Vous ayant au côté, je suis beaucoup plus sûre
Que si encre et papier se venaient arranger
Tout à l'entour de moi, car, pour me revenger,
Vous pouvez bien plutôt repousser une injure,*

*Mais quenouille ma mie, il ne faut pas pourtant
Que pour vous estimer et pour vous aimer tant
Je délaisse du tout cette honnête coutume*

*D'écrire quelquefois : en écrivant ainsi
J'écris de vos valeurs, quenouille mon souci
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.*

On filait encore entre deux travaux d'écriture. C'était avant la Préciosité.

MARIE DE ROMIEU (? - ?)

Pas plus qu'on ne dissocie Madeleine des Roches de Catherine des Roches, on ne peut dissocier Marie de Romieu de Jacques de Romieu son frère, l'édition et la diffusion

ponctuelle de la première étant dues au second. La parution de l'**instruction pour les jeunes dames** en 1572 et celle d'un recueil de poésies dont un **Bref discours : que l'excellence de la femme dépasse celle de l'homme** en 1581 ont été reçus comme l'œuvre d'une demoiselle noble du Vivarais. Mais un biographe du XX^{ème} siècle a démontré que la famille Romieu (sans particule) était une dynastie d'artisans boulangers à Viviers. Cela fait penser à la dynastie des cordeliers à Lyon d'où était issue Louise Labé... La Renaissance a donc été profitable, dans d'autres villes que Lyon, à certains roturiers et à leurs femmes, sœurs ou filles, dès l'instant où celles-ci ont pu acquérir de l'instruction. La langue française (déclarée officielle par François Premier dans son décret de Villers-Cotterets) avait enfin ôté leur privilège aux seuls clercs qui savaient écrire en latin.

On sait que le **Bref discours** a été écrit par Marie pour répondre à une satire contre les femmes dont son frère Jacques, chanoine, était l'auteur. Celui-ci, galant mais ambitieux (il deviendra « secrétaire ordinaire de la chambre du roi ») a attrapé l'occasion au vol et a dédié de son propre chef le **Bref Discours** à Marguerite de Lorraine. Geste astucieux à une époque où ce genre de « Querelle » littéraire était fort à la mode. Mais cela n'empêchera pas le frère d'être un peu jaloux de la sœur dont il fait la promotion. On trouve dans les **Mélanges** qu'il publie lui-même en 1584 des vers qui donnent la mesure du personnage :

*Ma sœur vous a fait voir que sa ville portait
Des filles, où l'honneur et le savoir était.
Penseriez-vous que je fus moindre qu'elle ?
C'est moi qui l'ai conduite à une œuvre nouvelle.*

Il n'y a dans le **Bref Discours** aucune analyse de la condition des femmes, seulement une joute de tradition plutôt médiévale, entre les qualités que l'on prête aux hommes et celles que l'on prête aux femmes. Christine de Pisan avait fait mieux un siècle avant. Mais la jeune Marie énumère des assertions – la « culture » de l'époque – avec une si candide bonne foi qu'il nous a paru amusant d'en tenir compte dans ce disque. Elle a aussi écrit d'autres poèmes, dont un **Hymne de la rose** assez gracieux, dans la convention de son siècle.

ANNE DES MARQUETS (1533-1588)

Issue d'une famille noble normande, Anne affirme à 16 ans la vocation de rentrer au Prieuré Saint Louis de Poissy où elle a été élevée. Il faut dire que c'est un modèle de couvent, tenu par des dominicaines assoiffées d'humanisme, que Christine de Pisan avait elle-même découverte plus d'un siècle avant (**Dit de Poissy**, 1400) et dans lequel elle s'était probablement retirée à la fin de sa vie.

La notoriété d'Anne des Marquets, jusque-là modeste religieuse, lui survient après le Colloque de Poissy (1561). Celui-ci est une rencontre officielle, organisée en présence de Marguerite de Navarre et de différentes personnalités, pour tenter de réconcilier catholiques et huguenots. Anne, qui a la plume alerte, en tire **Sonnets et pasquins** polémiques et ceux-ci sont diffusés (1562) sans même son aveu. Ils déclencheront la riposte des réformés. Mais soutenue en vers latins par Dorat, Ronsard et Baif qui avaient assisté au Colloque, Anne se trouve propulsée poétesse de la Contre-Réforme et dès lors sa voie est tracée.

Son amitié avec Claude d'Espence, théologien qu'elle traduit du latin, renforce sa position, mais c'est sa traduction en vers des **divines poésies** de Marc-Antoine Flaminio qui font le reste : le livre publié comprend en bonne moitié ses propres poèmes...

Cependant l'œuvre de sa vie est encore à venir et elle n'en verra pas la publication : devenue aveugle à 55 ans, elle dictera à ses consœurs ou à ses élèves quelques 480 **Sonnets spirituels** inspirés des Exempla du Moyen-Âge, de la Légende Dorée et de l'imitation de Jésus-Christ. Présentés dans l'ordre du missel dominicain, certains sonnets sont destinés à accompagner les fêtes de l'année liturgique. Ils seront publiés dix-sept ans plus tard par une de ses élèves, Marie de Fortia, qui s'appliquera aussi à en faire mettre en musique. Les Sonnets spirituels de Sœur Anne des Marquets n'en sont pas pour autant devenus populaires. Mais certains comme **Afin que le Seigneur vous soit doux et propice**, qui se termine par l'alexandrin proverbial *Car tel vit aujourd'hui qui sera mort demain* sont des poèmes de foi et de méditation dont la profondeur peut encore nous toucher.

MARIE DE BRABANT (vers 1540-vers1610)

Son homonymie avec une reine de France du XIII^{ème} siècle brouille les pistes. On sait seulement que la Marie de Brabant de la Renaissance se fit connaître en traduisant en vers le **Cantique des cantiques** de la Bible. La force phénoménale qui jaillit du poème **les Bombancières** extrait de ses **Annonces de l'âme fidèle**, en fait un personnage hors du commun, mais à propos duquel on ne peut émettre que des conjectures.

En matière de rage, un seul concurrent : Agrippa d'Aubigné. La ressemblance va jusqu'à l'emploi du « je » dans le désir de vengeance, celle par exemple qu'éprouve Agrippa, protestant, contre sa Diane catholique qu'il ne peut épouser :

*Je briserai la nuit les rideaux de sa couche
Assiégeant des Trois Sœurs infernales, son lit
Portant le feu, la plainte et le sang en ma bouche*

Mais Marie va plus loin : elle emploie le « je » pour s'incarner elle-même en Dieu vengeur, ou au moins en l'un de ses soldats... D'où le sentiment que l'auteur serait, comme 21

l'Agrippa des **Tragiques**, probablement huguenote, et en tout cas témoin actif des guerres de religion traduites en termes d'Apocalypse. La vindicte de Marie de Brabant ne s'adresse qu'aux femmes (riches et coquettes) et c'est son originalité. Sous la plume d'un homme, ce texte aurait été franchement misogynne. Mais sa précision extrême dans la connaissance de la mode laisse soupçonner l'auto-accusation. Marie est-elle une repentie ? Il n'est de haine si farouche que celle que l'on peut éprouver un jour pour sa propre famille.

CHANTAL GRIMM

Entrée en chanson comme auteur-compositeur-interprète à la fin de l'époque folk par un tube radio et plusieurs titres féministes ré-édités en anthologies en France et en Europe du Nord dans les années 80, Chantal Grimm se passionne aussi pour l'Histoire de cet art (Cent ans de chanson française, le Seuil) et pour sa création (rubriques le Gradus Sauvage dans la revue Ecrire et Editer, la Cuisine des mots

dans La Grande Oreille). Ce qui l'a amenée à la fois autour du monde (missions des Affaires Étrangères) et à la fac (La Sorbonne, Toulouse), autant que sur scène, ainsi qu'à fonder une association d'ateliers d'écriture (www.ecrivantschanteurs.com) et surtout à collaborer avec les fous de son espèce, artistes, historiens ou linguistes : entre autres Claude Duneton pour la Goguette d'enfer (33 tours 1986 ré-édité en 2014 par Eponymes), Marc Robine pour l'Anthologie de la chanson vol. « trad. » (disques EPM et éditions Albin Michel, 1994) et Serge Hureau, directeur du Hall de la Chanson (Colloque Femmes & chansons, Paris, couvent des Récollets, 2010, Actes multimédia 2014 www.lehall.com). Chantal Grimm fait également du conte musical dans les écoles et les médiathèques (Le Grand dodo, Enfance & Musique, 2007 ; la Petite fugue des animaux, L'Archipel, 2010)

Post-Scriptum

Il ne nous était pas possible de ré-éditer les **Ballades des Belles Rebelles** en faisant l'impasse sur les Guerres de Religion qui ont ensanglanté le XVI^{ème} siècle, même si les poétesses, elles, n'ont parlé que d'amour et de mort sur un plan individuel.

Tout comme le poème d'amour, et en particulier l'exaltation lyrique amoureuse, atteint chez Louise Labé des sommets auxquels ne peut « socialement » prétendre l'expression masculine, d'autres genres de poésie sont encore « socialement » inaccessibles aux femmes, à part l'amour de Dieu et la plainte de deuil. La satire rageuse de Marie de Brabant, l'érotisme subtil de Madeleine de l'Aubespine ou le jeu de mots délirant de Pernelle Du Guillet apparaissent comme de formidables exceptions. Mais elles existent.

Nous avons en poésie à cette époque peu de preuves exprimées de la conscience politique chez les femmes. Aussi avons-nous osé ajouter à ce disque la tragique **chanson du Printemps retourné**, détournement d'un célèbre poème de Ronsard (mis en musique par son contemporain Adrien Le Roy en 1571)

*Quand ce beau printemps je vois
Japerçois
Rajeunir la terre et l'onde
Et me semble que le jour
Et l'amour*

Comme enfants naissent au monde

Le détournement tagique de ces jolies paroles est l'oeuvre d'un auteur... ou d'une auteure... anonyme de l'année sanglante 1588 qui, devant l'horreur de la barbarie, pleure de deuil et appelle de toutes ses forces l'amour des hommes et l'amour de Dieu.

Ballades des Belles rebelles (Poétesses de la Renaissance)

**Christine de Pisan,
Marguerite de Navarre,
Pernelle du Guillet,
Marie Stuart,
Madeleine de l'Aubespine,
Madeleine des Roches,
Marie de Brabant,
Marie de Romieu,
Anne des Marquets.**

1-Je ne sais comment je dure
virelai de Christine de Pisan

2-Chant d'Amarissime*
extrait de la « Comédie sur le trespas du roy »
Marguerite de Navarre
mus. Chantal Grimm/arr. Marc Duconseille

3-Il y a aujourd'hui un mois
virelai de Christine de Pisan

4-La fille qui n'a point d'ami*
poème anonyme du XVI^{ème}
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

5-Sur l'excellence des femmes
extrait du « Bref discours » de Marie de Romieu

6-Je vis je meurs*
2 Sonnets de Louise Labé
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

7-Ne reprenez, dames, si j'ai aimé...
Sonnet de Louise Labé

8-Chant de la ravie de Dieu*
extrait de la « Comédie de Mont-de-Marsan »
Marguerite de Navarre
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

9-la plume
extraits d'une Ode de Madeleine des Roches

10-Complainte de la demoiselle fugitive*
chanson anonyme du XVI^{ème}
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

11-Et certes le doux m'aime bien
Ballade de Christine de Pisan

12-Seulette suis*
Ballade de Christine de Pisan
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

13-Pour contenter celui qui me tourmente
2 Epigrammes de Pernelle du Guillet

0'36 14-Ne me devez-vous bien aimer*
Chanson de Pernelle du Guillet
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

02'39 15-Tout se passe fors Dieu aimer
Chanson spirituelle de Marguerite de Navarre

0'24 16-Que suis-je hélas*
Poème de Marie Stuart
mus.Chantal Grimm/arr. Marc Duconseille

03'27 17-Plaidoyer pour les femmes
extrait de « la Cité des dames » de Christine de Pisan

01'04 18-L'homme est-il plus parfait ?*
extrait du « Champion des dames » (XV^{ème}) de Martin Le Franc
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

04'18 19-Enigme
Sonnet de Madeleine de l'Aubespine (dite Callianthe)

0'43 20-Chant de la mondaine*
extrait de la « Comédie de Mont-de-Marsan »
Marguerite de Navarre
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

01'36 21-Aux Bombancières
extraits des « Annonces de l'esprit et de l'âme fidèle »
de Marie de Brabant

01'01 22-Le printemps retourné**
Chanson d'un anonyme du XVI^{ème} (paroles détournées de Ronsard
mus.Adrien Le Roy (XVI^{ème})/arr. Marc Anthony

02'43 23-Afin que le Seigneur vous soit doux et propice
Sonnet spirituel d'Anne des Marquets

01'10 24-Deuil angoissé*
Ballade de Christine de Pisan
mus.Chantal Grimm/arr.Marc Duconseille

05'20 25-A un sot rimeur qui trop l'importunait d'aimer
Épître de Pernelle du Guillet

0'48 26-Leit-motiv des Belles Rebelles*
musique pour guitare de Chantal Grimm jouée par David Chevallier

02'41

01'14

01'53

0'54

03'16

01'06

02'54

0'56

03'45

0'54

02'54

01'05

0'42

TEXTES CHANTÉS : Co-production HIC & NUNC & PIVOINE

Titres marqués* : Enregistrés et mixés au Studio QUASAR de Rouen en 1988 et en 1991

Arrangements Marc Duconseille (sauf 22 et 26)

Enregistrement, programmation et mixage : Jean-Paul Leclère et Loïc Louvel. Echantillonnage : Loïc Louvel.

Flûtes et sax : Marc Duconseille. Claviers : Joël Drouin.

Sax & clarinettes : Laurent Dehors. Guitares : Loïc Louvel et David Chevallier.

Trompettes : Patrick Jacques. Violon : Elisabeth Boudjema.

Chœurs : Sylvia Fernandez et Marie-Ange Cousin.

Avec l'aimable autorisation des disques EPM

Titre marqué** : Extrait de l'Anthologie de la Chanson Française vol. «Trad ».

Vielle à roue : Marc Anthony. Violon : Elisabeth Boudjema.

TEXTES PARLÉS : production PIVOINE. Enregistrement SOFRESON Paris (2014)

@ Eponymes 2014 All trademarks and logos are protected. Made in France

Eponymes, BP 51 36000-Chateauroux. 02 54 22 31 44 editions.eponymes@orange.fr

*Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, merci d'envoyer votre adresse à :
Editions Eponymes BP 51 36000 Châteauroux tel 02-54-22-31-44 éditions.eponymes@orange.fr*